

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard LOVIS

De professore meo (Xavier de Cocatrix)
extraits du journal d'étudiant de Bernard Lovis

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2002, tome 97b, p. 33-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

DE PROFESSEURE MEO (XAVIER DE COCATRIX)

EXTRAITS DU JOURNAL D'ÉTUDIANT DE BERNARD LOVIS *ÉCHOS DE L'INFIRMIERIE*

Par l'intermédiaire de Mgr Henri Salina, Mme Jeanne Lovis nous a fait parvenir le journal d'étudiant de son père Bernard Lovis. Il s'agit d'un petit carnet noir de 9 x 14 cm contenant 170 pages remplies d'une petite écriture serrée. Ce document, intitulé *Mon journal : Échos de l'infirmerie*, est agrémenté d'amusantes caricatures de la main de l'auteur. Ce cahier, accompagné de sa transcription dactylographiée (83 pages A4) par Mme Claire Loriol-Lovis, est déposé aux Archives historiques de l'Abbaye sous la cote AASM CSM 000 025 002.

Bernard Lovis est né le 27 août 1898 à La Racine, commune de Saulcy (JU). Il est décédé d'un cancer le 15 mai 1950. Après avoir suivi les écoles primaires dans son village jusqu'à 15 ans, il va un an à Arlesheim (BL) pour apprendre l'allemand. En 1914 il commence son collège à Saint-Maurice, en vue de devenir prêtre. La mort dans l'âme, il quittera le collège à Noël 1919 définitivement

malade. Entre temps, il a effectué sur ordre médical des séjours de santé à Arosa, Davos et Hospental ainsi que chez ses parents, au hameau de La Racine. Son désir de se consacrer aux autres, en devenant prêtre s'est manifesté durant toute sa vie par une disposition naturelle à

aider ceux qui étaient en difficulté. À Saulcy, une voisine témoigne qu'il n'y a pas une famille qui ne lui soit redevable d'un service rendu ou d'une aide matérielle tangible. Et c'est d'abord dans son village qu'il a créé le premier syndicat agricole. Il a ensuite dirigé à Delémont la première Association agricole du district, jusqu'à sa mort en 1950.

Nous reproduisons ici les 13 pages qu'il consacre à son

professeur titulaire de sa classe de Syntaxe, M. le chanoine Xavier de Cocatrix.

Né le 1^{er} décembre 1860 à Saint-Maurice, il fit profession solennelle le 9 août 1883 et fut ordonné prêtre le 7 juin 1884. D'abord professeur au



Bernard Lovis étudiant en 1919.

Collège, il est ensuite nommé curé de Bagnes, puis auxiliaire à Vétroz en 1910 ; malade, il revient à l'abbaye en 1913 et reprend l'enseignement de 1915 à 1918. Il meurt le 14 décembre 1919.

Durant l'année scolaire 1917-1918, sur un programme hebdomadaire de 27 heures, le chanoine X. de Cocatrix

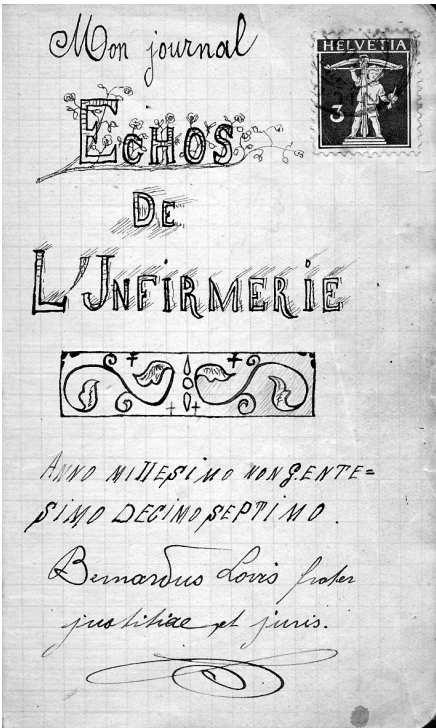
L'hommage paru après sa mort dans le Palmarès du Collège pour 1919-1920, nous permet de mieux comprendre les allusions de M. Lovis dans son carnet. « M. de Cocatrix paraissait d'une vigueur de corps et d'esprit immuable. Redevenu professeur de Syntaxe en 1916, après un court passage à Vétroz comme chapelain, il y montra encore cette extraordinaire activité qui fut un des traits dominants de sa personnalité ; pourtant, petit à petit, ses forces trop peu ménagées l'abandonnaient. Au bout de deux ans, il devait faire le pénible sacrifice de quitter l'enseignement où il s'était si largement dépensé. »

DE PROFESSEUR MEO

(X. de Cocatrix)

Sans vouloir dire de mal de mon vénérable professeur de syntaxe, je vais en quelques lignes dévoiler mes pensées à son sujet et parler un peu de cet illustre, jadis, qui nous verrons comment, est devenu un peu troublé. Avant d'entrer en syntaxe, j'avais beaucoup entendu parler de M. de Cocatrix, mais comme tout me parvenait de ses élèves d'alors, je ne les croyais qu'à moitié et j'avais toujours désapprouvé leur médiocrité.

Bref, en ayant entendu on ne peut plus sur le compte de mon futur professeur, je m'attendais à tout même aux plus grandes folies de sa part puisqu'on le traitait de fou, d'insensé, etc. Ce qui me fâchait le plus, car reconnaissant en lui le prêtre avant tout, il était très impoli et malhonnête de lui appliquer ces noms.



Mon journal. ECHOS DE L'INFIRMERIE.

Anno millesimo nongentesimo decimo septimo. Bernardus Lovis frater justitiae et juris. Le rédacteur : Bernard Lovis, fleur de grammaire.

était chargé de 18 heures d'enseignement dans la classe de Syntaxe : langue française, 4 h., langue latine, 6 h., langue grecque, 5 h., histoire, 2 h., géographie, 1 h.

Mais quel fut mon étonnement en voyant les premières semaines de mon année 1917-1918, comme le dit professeur était doux, patient et très calme. Aussi ne tardai-je pas à reconnaître en lui un homme très savant, un érudit, car tous les élèves restaient la bouche ouverte quand il nous donnait de ces chiffres de l'histoire la plus reculée, etc. Il savait de même rendre la classe très agréable en nous contant une histoire ou l'autre, et en savait-il !

Tout marche à merveille pendant la moitié du premier trimestre et les élèves de l'an dernier étaient surpris de nous voir si contents alors qu'eux étaient toujours à se plaindre. Mais lorsque nous vîmes notre cher maître se rendre en classe à 8 h. 5 avec un paquet de livres énorme, comme un cheval qui sent l'orage, nous nous mîmes à secouer la tête et à nous dire l'un à l'autre : Ça va mal.

En effet, notre grammaire latine devient trop petite, c'est-à-dire incomplète, il fallut à tout moment tracer ceci, ajouter cela, coller des feuilles, inventer de nouvelles règles, etc. Ceci, vous le comprendrez, mécontenta fort les élèves, surtout quelques-uns un peu têtus et animés sans cesse d'un esprit de contradiction ; Boin B. par exemple. Je ne lui en veux pas, au contraire, nous sommes de bons amis et nous occupions alors le même banc. Pensez-vous qu'un professeur rusé comme le nôtre n'allait pas remarquer cela ? Vous vous trompez. Quelques jours plus tard, il y eut déjà des crises diplomatiques et je vous assure que les piqûres étaient cuisantes pour ceux qui étaient atteints. Bref, autre chose : les thèmes latins. Lorsque notre professeur s'aperçut de notre faiblesse dans cette branche-là, il ne se lassa pas de nous faire étudier



notre grammaire, prose latine, prosodie, etc. Chaque jour il répétait : « Sachez à fond déclinaisons et conjugaisons », puis il fit écrire au tableau : *Nomina et verba declinare pueri sciunt ; Barbarissimi foeditas absit*, etc. Les devoirs affluant ainsi que les leçons, certains élèves parmi les faibles arrivèrent en classe sans savoir leur grammaire latine ou la prose. C'est ce qui donne source à d'*horribiles tempestates* qui se renouvelèrent souvent.

— Allez, allez, je veux du mot à mot, je prends la grammaire en main et j'écoute... asseyez-vous... un autre... mais, mais... mais... mais... un autre, etc.

Après que le manège ait duré 5 ou 10 minutes, le maître se fâche, ferme son livre et va s'asseoir. Après deux ou trois secondes, il commence un sermon, mais quel sermon ! Comte, je vous le déclare, vous êtes par terre, par terre, etc. cela continue pendant 1/4 d'heure et l'heure passée, il s'en va tout rouge de colère. L'après-midi il revient, tout doux et fait même des excuses publiques s'il a eu le malheur d'avancer quelques mots trop piquants. Bref, tout va bien : du français on n'en fait presque pas, de la géographie deux minutes par semaine, de l'histoire deux heures et même du chant une heure, mais pas avec lui.

Nous voilà déjà à mercredi jour de thème latin. C'est facile, très facile, mais je parie qu'il y en a 15 en deuxième note. Bon, on fait le thème aussi bien qu'on peut et on le donne, croyant n'avoir guère de fautes. L'après-midi, M. le professeur prend sa liste en main et dit : « Thème de ce matin : Hering 6, Dupont 5, Künzle 5, etc. Lovis 3 et des 2

et des 0 tant qu'on en veut. » Bref, après avoir rendu les cahiers on corrige ; les premières phrases vont bien, mais voici qu'on arrive à un fameux barbarisme que trois ou quatre n'ont pas oublié. « — Eh ! le datif de *totius*, Grange, c'est *totae*, pas vrai ? etc. » Ça y est, le moteur est en marche, la correction était arrêtée et tous les regards tournés vers notre maître en furie. Il va sur sa chaise, c'est mauvais signe ; il parle, il crie, il se frotte la tête, relève ses quelques cheveux tout blancs, etc. Puis, serrant sa tête entre ses mains, il commence de perdre espoir et s'écrie : « Mais où allons-nous, mais où allons-nous mes bons amis ? C'est à tout abandonner. Enfin, vous corrigerez vous-mêmes. Récitons la grammaire... ou bien, non, la traduction. Voyons, qui en veut ? Vezin. » Il ne sait plus où il est, ce qu'il fait, tellement il est bouleversé par le thème. La semaine se passe assez tranquillement jusqu'au samedi.

Le samedi, dis-je, nous étions sûrs de faire du latin pendant les trois heures et chacun interrogeant du regard son camarade, on se disait partout : il va y faire chaud. La première heure, tout allait bien, la deuxième, déjà moins et notre maître furieux d'entendre lire Roland s'écriait : « — Ah ! oui, c'est cela Roland, *Romanos, pacata*... enfin un autre, oui votre petite sœur est dans les bras de sa nourrice. »

La deuxième heure passée, tous les élèves regardaient leur montre pour faire comprendre à M. le professeur que c'était bientôt le moment de commencer autre chose. Mais lui, malin, s'en apercevait bien et sans paraître étonné il disait : « Voyons, vite encore un peu

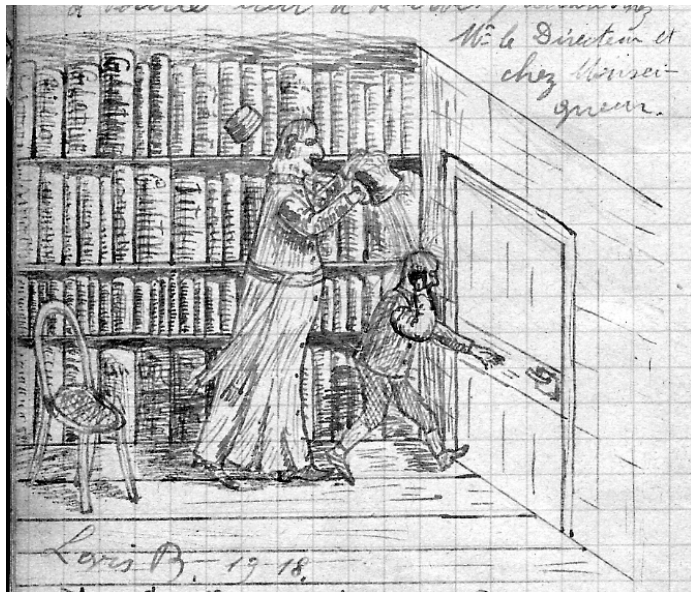
de grammaire latine, ah ! cette grammaire, je vous le répète encore, sachez à fond conjugaisons et déclinaisons. Oui, 10 minutes seulement... d'ailleurs, la géographie vous la savez et n'avez crainte on vous trouvera aux examens. Vous continuerez plus loin, l'Amérique politique, c'est facile. Voyons qui en veut... Rey-Mermet. »

Je me dis de suite, ça y est, nous allons entendre un nouveau sermon, car l'élève interrogé ne récitait ses leçons qu'avec la grammaire ouverte. C'est une explication sans vouloir le blâmer, oh non.

— Ah ! M. Rey-Mermet que faites-vous ?

— J'ai étudié, M'sieur ; et il sort quelques phrases fausses.

— Ah ! voilà mon Rey-Mermet de nouveau par terre, mais, mais, mais, mais, quand donc voulez-vous faire attention ? Non, on n'étudie pas ses leçons et que voulez-vous que j'y fasse ? Asseyez-vous. Ah ! mais, mais, mais, voyons, moi je ne peux pas étudier pour vous. (Plus fort). Ça ne m'étonne pas, on ne sait pas sa grammaire et l'on fait des thèmes affreux, affreux, affreux...



Vous savez, après deux ans, si on ne passe pas, vous êtes exclu du collège. Vous devriez être en rudiments, oui, en rudiments et je vous défie d'y arriver le premier. Non, c'est trop fort !

Jetant sa grammaire sur le pupitre dans une crise de désespoir : « Faites ce que vous voudrez, je ne veux pas me rendre malade pour vous, quand on fait tout ce qu'on peut et qu'on voit, enfin. »

Comme il ne restait que cinq minutes, nous bavardions un peu et l'heure arrivée, notre maître se sauva sans dire la prière. De suite on entendait dans toutes les bouches : « il est fou, il est fou ». Un autre : « *Pacâta* ». En voilà assez sur le latin...

Voici pour terminer sur le latin un modèle de correction dans un cahier où à la première ligne se trouvait un barbarisme. Le professeur, furieux, le souligne de quatre traits, barre tout le thème

de deux croix de Saint-André et pour terminer la bénédiction roule un gros zéro au bas de la page, avec cette petite faveur : « Pendant que vous irez de ce train-là, je ne corrige plus vos devoirs. Où allons-nous ? » Il y aurait encore de quoi remplir des pages rien que sur le latin mais craignant d'en trop dire je m'arrête pour passer au français qui ne comptait guère comme branche principale.

M. notre professeur prenait les notes dans nos brouillons de thèmes ou dans tout autre écrit français. Il alla même jusqu'à corriger des feuilles qui ne le regardaient pas ; par exemple la botanique, la religion, etc. Je ne puis rien avancer sans dire le nom d'un élève qui fut la cause de beaucoup de crises, car il était très faible pour l'orthographe. C'est ce qui lui a donné la note 1 pour le français au premier trimestre. Ah ! Quels moments il a passés ce pauvre Antoine et son frère aussi. Bref, un jour M. le professeur arrive en classe, fait la prière et un billet à la main nous dit : « Ecoutez. Voici comment B. Ant. écrit », etc. je ne sais plus quels mots. Tous se mettent à rire, il n'y a que B. Boin qui feint ne rien entendre et la tête entre ses mains il a l'air boudeur. Le maître s'en aperçoit et rien ne le fâche plus que de voir un élève qui n'écoute pas.

— Vous écoutez Bernard... ça ne vous va pas, hein...

— J'écoute Monsieur ! (d'un air têtue).

— Oh ! vous savez, je vois bien que vous faites la mauvaise tête, mais je vais vous en passer l'envie. Ah ! parce qu'ils sont deux frères et que l'un se croit à la

septième lune, oh, oh ! moi je me charge de le faire descendre à la première. Allez donc à l'académie de Saint-Imier. On veut faire le petit saint, aller à la messe, et l'on croit remplir ses devoirs. Je vous le déclare, B. A., si vous ne changez pas, vous êtes de nouveau par terre, par terre, par terre. »

Rendu muet par la colère, notre maître prend ses livres et se sauve comme un voleur. Le cri de fou pleuvait de nouveau et A. ne s'en faisait pas.

Bien que notre maître fût toujours en classe avant nous parce que l'on ne le retenait, il n'en était pas de même quand il s'entretenait avec M. le Directeur. Très souvent il arrivait un quart d'heure en retard et soufflant comme un bœuf mal saigné, il disait : « M. le Directeur m'a retenu ». Mais nous étions loin d'avoir gagné un quart d'heure, car la classe était d'autant plus pénible. Sans cesse notre maître répétait : « M. le Directeur me l'a encore dit ce matin : tenez-les, tenez-les. Et bien on vous tiendra, soyez tranquilles ». Ah ! j'avais de la chance d'avoir le gros Boillat devant moi, car il me fallait rire des heures entières avec mon camarade B. Boin. Je crois que si M. le professeur m'avait vu, car c'était toujours pendant ses plus fortes crises que je riais le plus, je crois dis-je qu'il m'aurait fait passer la porte, mais il n'a jamais rien dit et je ne me repens pas d'avoir ri pourquoi avoir peur comme certains, il ne voulait pas nous manger.

Voilà que le 1er mars je tombai malade et après avoir passé trois belles semaines à l'infirmerie, je fus obligé d'interrompre l'étude pour un mois au moins. Mais ce mois s'est passé, un autre

après et le troisième passe en ce moment et je ne suis pas encore retourné au collège. Pendant les six semaines passées à la maison, j'ai reçu des nouvelles de mon professeur qui me disait que tout allait assez bien. Bref, je partis pour Arosa où je suis depuis un mois ; deux fois mon professeur daigne m'écrire mais en latin. La première fois il me disait que plu-



sieurs de mes condisciples allaient être surpris à la fin de l'année ; la deuxième, après m'avoir mis au courant des affaires de la classe, il finit par ceci : *Horribilis tempestas fuit in schola die 24 maii, sed patientiam habes, omne tibi narrabo.* Mais, me demandai-je, quelle tempête peut-il y avoir eu à Saint-Maurice, il n'y a ni lac ni mer. Ah ! je sais, c'est une nouvelle crise en classe. Je n'en sus pas davantage jusqu'à ce que deux lettres venues de deux amis m'eurent mis tout à fait au clair. Oui c'était bien une crise et une terrible. De nouveau avec Boin B. puisque son frère A. n'est plus là. J'ai appris que le professeur avait dit à

B. que s'il avait su le premier jour à qui il avait affaire, il aurait pris son vase de nuit et le lui aurait versé sur la tête en le renvoyant chez Monseigneur : *I ad episcopum.* Bref, la *tempestas* donna lieu à de vives plaintes chez M. le Directeur et chez Monseigneur. Trois ou quatre jours après, M. X. de Cocatrix était déposé de sa place de professeur de syntaxe. Donc j'ai fini avec lui et certes je n'en suis pas fâché. Cependant, considérant les choses sérieusement, je ne passerai plus sous les ordres d'un professeur aussi savant. D'une façon il est à regretter car il aurait après 3 ou 4 ans réformé un peu l'enseignement et remis dans les élèves un autre système d'étude très louable, mais trop rigide et trop pénible. En terminant je dis que n'ayant pas la tête ni le flair pour arriver au stade où est parvenu M. de Cocatrix, nous nous contenterons de notre petit savoir et nous ne risquerons nullement de perdre la tête. Il faut l'avouer et l'approuver, c'est le trop de travail et d'émulation qui a jeté l'illustre professeur dans l'état malheureux où il est. N'oublions pas qu'il a été membre du Conseil de l'instruction publique et que le Valais lui doit l'admirable institution des écoles primaires qu'il possède. Si donc rien ne lui était arrivé, on ne citerait que lui en Valais et chacun se vanterait de l'avoir vu, entendu ou eu comme professeur, mais on le traite de fou, ce qui me fâche beaucoup, car s'il est un peu troublé, il n'en est nullement la cause et étant prêtre nous lui devons autant de respect qu'à ses confrères.

Arosa, le 8.11.1918